

LA LETTRE ANONYME¹

Le 15 février, M. Lenard trouva dans son courrier matutinal une carte-lettre. Il en examina la date pour prendre en défaut le lieu d'expédition, pour accuser les compagnies de chemins de fer, et les signatures pour critiquer ses amis, et il fut déçu. La lettre était anonyme, et rien ne la situait, ni dans le temps ni dans l'espace.

« Monsieur Lenard, y disait-on seulement, Madame votre épouse vous trompe. Vous êtes maintenant le seul à l'ignorer. Faites un signe, un signe unique, et un ami fidèle vous renseignera. »

M. Lenard lut ces mots avec les apparences de l'indifférence la plus profonde. Ce n'était pas cependant qu'il fût un mari complaisant ou crédule, ou assez dissimulé pour attendre longtemps une terrible vengeance. Il était tout simplement célibataire. Aucune femme n'était passée à son horizon, ou en tout cas, elle y était passée si vite qu'il n'avait même pas eu, comme pour les étoiles filantes, le temps de faire un vœu. Il déchira donc le billet en morceaux de plus en plus petits, comme l'athlète déchireur de cartes.

Or le mois suivant, à la même date, toujours anonyme, la lettre revint.

« Monsieur Lenard, répétait-elle, celle qui a l'honneur de porter votre nom, M^{me} Lenard, vous trompe indignement, vous

¹ *Le Matin*, 15 février 1910.

restez toujours le seul à l'ignorer. Soyez courageux. Faites-nous un signe, un unique signe. »

M. Lenard déchira le billet, mais plus lentement. Il en ramassa même les morceaux pour reconstituer la phrase exacte. N'ayant jamais reçu, n'ayant jamais écrit de lettres anonymes, il ne professait pas pour elles trop de mépris. Être pris pour un monsieur trompé est chose désagréable pour un mari, mais cela ne manque pas, pour un célibataire, d'un certain charme. M. Lenard était flatté, non pas de la méprise, mais de l'intrusion du mystère dans sa vie. Il lui semblait recevoir la visite d'une personne non seulement inconnue, mais voilée. Le mois suivant, quand la lettre eut reparu, il eût fait volontiers le signe, l'unique signe. Mais on ne disait pas lequel. Le cours de ses premières pensées en fut peu à peu changé. Il se sentait pris de quelque sympathie pour le mari avec lequel la charité publique, évidemment, le confondait. Le soir, quand le soleil étalé dorait jusqu'à la coupole des Invalides, alors qu'il aurait dit autrefois : « Le beau temps ! », il se surprenait à penser : « Le pauvre homme ! » Et lui qui se promenait toujours les yeux dirigés vers le trottoir, sans avoir jamais, du reste, la chance de trouver quelque pièce de cinquante centimes, il se surprit à regarder une femme. C'était un jour de pluie, dans un omnibus. Il était à l'intérieur, et lui offrit sa place, décidé surtout, à vrai dire, par le fait qu'il descendait au prochain arrêt. Elle eut un sourire si reconnaissant qu'il resta quelques minutes de plus sur la plateforme pour ne pas rabaisser la valeur du service rendu, et qu'il dut regagner sa maison à travers des plaques de boue.

Vingt ans de solitude n'avaient pu faire sentir à M. Lenard qu'il était isolé. Après cette rencontre d'une demi-minute, il se sentit abandonné. Sa chambre elle-même lui semblait faite pour un autre que pour lui ; les accoudoirs des fenêtres étaient trop larges ; il ne se voyait que jusqu'au col dans l'armoire à glace, et il lui semblait, en attachant sa cravate, faire la toilette à un décapité. La clarté de sa lampe était trop large ; son feu trop étroit. Parfois, à voir passer une jolie femme qu'il ne devait jamais connaître, dont son cœur portait déjà le deuil, il la saluait comme on salue un enterrement. L'une lui répondait d'ailleurs

aussi rarement que l'autre. Les grands changements de la vie, s'ils viennent quelquefois au moment où on les désire le plus, arrivent cependant sans qu'on s'en aperçoive, comme le sommeil. M. Lenard se trouva un beau jour fiancé à Jenny qui était modeste.

Jenny s'appelait en réalité Eugénie. Mais la Parisienne préfère quelquefois le nom de l'ouvrière à celui de l'impératrice. Jenny était bien de sa personne, et cela lui suffisait, celle des autres l'intéressant peu. Elle avait de grosses joues et un menton très fin, des jambes en échasse et de forts mollets, était à la fois, si l'on veut, une fausse maigre et une fausse grasse. M. Lenard lui plut-il ? Elle ne se posa pas la question, et M. Lenard ne se la posa pas non plus.

C'est à Vincennes, sa paroisse, que fut célébré le mariage. Il fut accidenté. Un cheval échappé traversa la route juste devant les voitures du cortège. Un lièvre seul, dit-on, porte malheur. Le landau des mariés versa. Les badauds et les sergents de ville, habitués aux noces travesties pour cinématographe, crurent qu'il s'agissait d'un film comique, et se gardaient bien d'intervenir. On s'attendait presque à les voir sortir de leur voiture, comme dans l'histoire du mitron et du charbonnier, elle tout en noir, lui tout en blanc. Triste présage, au seuil d'une union. Au dîner, par surcroît, un invité renversa la salière dans son potage.

C'est souvent aux abords des ports les plus sûrs que la barre est le plus dangereuse. Le mariage une fois franchi, les époux eurent une année entière de calme. Était-ce le bonheur ? M. Lenard, qui n'avait jamais été heureux, était peu qualifié pour le dire. Il prenait de nouvelles habitudes, ce qui est bien, et gardait précieusement les anciennes, ce qui est mieux. Il continua à boire son café sans sucre, à faire des patiences et à recevoir chaque mois la lettre dénonciatrice. Les termes et l'écriture en variaient parfois. Il collectionnait les témoignages d'une charité si mal dirigée, mais si fidèle.

Or, un 15 au matin, le billet ne vint pas. Ce retard l'intrigua. Il alla répondre à chaque coup de sonnette, espérant le facteur et dut payer une série de factures qu'il espérait bien remettre. Le lendemain il paya la double taxe d'une lettre non affranchie, et qui n'était d'ailleurs qu'un prospectus. Le troisième jour, un malaise qu'il ne cherchait point à s'expliquer le dirigea vers le guichet de la poste restante. Il n'y avait point de lettre à son adresse. Il éprouva l'irritation de celui auquel un journal, sans aucun prétexte, a fait le service, et qui en est subitement privé.

Le mois suivant, même silence. M. Lenard devint inquiet. L'envoi de ces lettres anonymes n'avait aucune signification, mais cet arrêt, peut-être, était significatif. Le véritable mari avait-il découvert le pot aux roses ? L'écrivain anonyme s'était-il lassé ? Suppositions bien invraisemblables. C'était donc lui, le destinataire, qui avait changé. M. Lenard fut soudain frappé de la profondeur de ses conclusions. N'était-ce pas la farce qu'un ami avait continuée tant qu'elle était inoffensive et qu'il interrompait dès qu'elle présentait quelque danger ? En un mot, M^{me} Lenard le trompait-elle ?

Il l'observa. Elle n'avait point modifié l'heure de ses allées et venues. Il la gronda sans raison pour voir. Elle n'hésita point à se mettre en colère. Il énuméra, comme par hasard, quelques plats préférés. On lui servit du veau qu'il abhorrait. Tout cela le rassura, et c'est pourquoi, un beau jour, il résolut de la suivre.

Il la suivit jusqu'au Jardin des Plantes.

Et c'est ici que s'arrête l'histoire. M. Lenard, entre l'otarie et les flamants, vit un jeune homme s'approcher de sa femme. Il salua le premier. Elle sourit la première. Et M. Lenard apprit ainsi que les énigmes de notre passé, quand vient le malheur, savent prendre une vérité rétrospective.

JEAN GIRAUDOUX.